

L'actualité illustrée



Des manœuvres se déroulent près de Lorient, avec la participation simultanée de la flotte, de l'armée de terre et de l'aviation. — Les marins réussissent un débarquement par surprise, l'aviation « ennemie » les ayant repérés trop tard.



Un monument a été élevé pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de la construction des travaux hydrauliques de Goteborg. — Le roi Gustave V de Suède inscrit son nom sur la pierre commémorative.



Pour ces pêcheurs du port breton de Crozon, le résultat de leur pêche — leur seul gain — importe plus que le spectacle, si intéressant soit-il, des manœuvres navales.



Dans le petit port breton de Crozon, les soldats de l'armée de terre avaient pour mission de s'opposer au débarquement des marins.



Le prince Bernard de Lippe, époux de la princesse Juliana de Hollande, passe en revue un régiment de grenadiers.



Un récital de danses javanaises à l'Exposition.



Le passage des coureurs du « Tour » à Gap.



Au grand concours d'élégance de Paris, on a applaudi beaucoup la Simca V présentée par M^{me} Pastre, qui a remporté le grand prix et la coupe de l'Exposition.

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du lundi 12 juillet 1937. — N° 34.

ROI sans REINE

par CHARLES FOLEY

Horwig s'effaça pour donner libre accès dans la pièce. Les mandataires, étonnés, aperçurent le roi causant avec moi, un roi non pas au lit, même en robe de chambre, mais debout, en uniforme blanc chamarré d'or en non seulement plus grand, mais combien plus imposant encore que le Majorcome !

Quel changement imprévu au programme de la fête !

Ce fut alors à qui ne passerait pas le premier.

Du groupe en désarroi, pâle mais payant d'aplomb, un homme à la mine triviale, plus petit mais musclé, s'avancera vers nous.

Sourcils froncés, le regard flamboyant, Ludwig arrêta d'une voix impérieuse :

— Qui êtes-vous ?

— Sire, je suis le docteur Gubben !

J'avais reconnu le Berlinois à son premier pas en avant.

Redoutant l'effet que lui produirait cette apparition inattendue, je ne perdais pas mon ami de vue. Aucun nuage de son beau visage ne se crispait. Il reprit :

« conséquemment le roi est incapable de conserver le pouvoir, non pas seulement pendant une ou plusieurs années, mais tout le reste de sa vie. »

« Que... »

Ludwig se leva dans un sursaut d'indignation et apostropha violemment le Président :

— Asses ! Je vous retire la parole. Rempochez cette honteuse paperaise. Pour avoir osé formuler et signer ces infâmes et lâches mensonges, vous méritiez, au fond de mes cachots souterrains, d'être scalpé, d'avoir la langue et les oreilles coupées avant de mourir sous le fouet !

Ces imprécations furent lancées à haute voix, et de quelle voix, en quelle attitude superbe ! Ludwig les dominait tous de sa haute stature. Les délégués demeuraient terrifiés. Trois d'entre eux, profitant de l'entrebâillement de la porte, restaient collés aux murs. Médusé, le Président semblait, quoique muet, appeler au secours de ses regards éperdus.

« — Alors, retournez à votre place. Je donne la parole au Président. »

Et, laissant les délégués debout, le roi s'assit tranquillement devant sa table.

Poussé par ses collègues, le Président dut approcher de cette table. Il tenait un papier qui tremblait dans sa main.

Pitoyable, tressaillant, étrangement d'émol, il commença de lire cet étonnant rapport :

« Nous déclarons à l'unanimité :

« 1^o Que l'esprit de Sa Majesté a pris cette forme de maladie mentale qu'on nomme scientifiquement paranoïa. 2^o Que, par ses progrès et sa continuité, la ladite maladie est reconnue incurable et que le roi y perd, avec son libre arbitre, toute force intellectuelle. 3^o Que

reconnue irresponsable. Le prince Berthold assume la régence. J'ai reçu l'ordre de vous tenir compagnie et de vous consacrer mes bons soins.

En face de ce docteur-espion qui le fixait droit dans les yeux, espérant sans doute l'hypnotiser, Ludwig s'était immédiatement ressaisi. Hautain, gardant le plus grand sang-froid, il déclara :

— Avez-vous signé le procès-verbal des quatre médecins ?

— Oui, Sire. Je l'ai même rédigé riposta Gubben affrontement.

— Vous en aurez la honte ! Comment êtes-vous assez dénué de conscience pour me déclarer malade sans m'avoir jamais examiné ?

— L'examen n'était pas nécessaire. Les preuves sont accablantes.

— Enoncez-les ! Je veux les connaître.

Les yeux dans les yeux, ils se défient, tête basse, détournant son regard. Il grommela d'une voix où vibrait sa haine ténébreuse :

« — Je n'ai pas à m'expliquer : vous êtes mon prisonnier ! »

— Pas encore ! J'ai bonne poigne. Celui qui osera porter la main sur moi s'en repentira.

Tournant le dos au docteur dans un haussement d'épaules méprisante, le roi s'adressa aux délégués :

« — Mot, Ludwig, roi de Franconie et prince Palatin, sain de corps et d'esprit, je proteste avec indignation contre l'acte de haute trahison du prince Berthold. Sa lâcheté et criminelle tentative, en me déclarant de lui-même régent de mon royaume et en répandant des bruits calomnieux sur mon état de santé, me

prend au dépourvu, ne me laisse ni le temps, ni le moyen de me défendre. J'en appelle à mon peuple bien-aimé et à tous ceux qui se souviennent du serment de fidélité qu'ils m'ont juré devant Dieu ! Mes braves et dévoués sujets ne m'abandonneront pas. Tous m'aideront à sauvegarder mes droits sacrés, confirmés par leur volonté et par des lois séculaires. Tous se soulèveront pour déjouer l'attentat tramé contre leur souverain et leur patrie ! »

Pièrement prononcées, ces paroles produisirent une impression qui sembla se prolonger et grandir dans le profond silence qui suivit. Enfin, soulevant son congé d'un geste ample, Ludwig se libéra des commissaires.

— En toute autre circonstance, je me ferais un plaisir de vous mieux accueillir. Mais vous-mêmes me l'avez mérité. Je ne suis plus maître en mon palais ! Je n'ai pas la ressource de vous offrir une promenade sur le lac : les gondoliers m'ont été volés, sans préjudice d'une prochaine et plus large curée. Plus rien à vous dire, messieurs. Vous pouvez vous retirer.

— Nous ne demandons pas mieux, Sire ! chevrotait le président. Mais n'est-ce pas risqué ? L'officier de garde et ses hommes, mal disposés pour nous, nous laisseront-ils passer sans nous maltraiter ?

— Vous n'avez plus rien à craindre, observa Gubben, réinstallé près de la fenêtre. Entouré par nos policiers de plus en plus nombreux, le poste va bientôt tomber entre nos mains. Si les douze ou quinze soldats qui s'y trouvent essaient de résister, ils seront abattus à coups de

revolver. Nous sommes trois cents contre un.

— Pas de sang ! Pas de sacrifice inutile de mes braves soldats ! J'accompagnerai la délégation jusqu'à la grille, déclara péremptoirement le roi, comprenant que toute résistance, en ce moment, ne servirait à rien. Je ferai lever la consigne, puis évacuer le poste. Les hommes de garde regagneront leurs quartiers. Et si vos policiers ne les provoquent pas, la délégation pourra, saine et sauve, remonter en auto. Pour moi, volontairement et jusqu'à nouvel ordre, je tolérerai la présence et supporterai les soins du docteur Gubben. Qu'il m'attende ici ! Vous, messieurs, suivez-moi.

Et, sans leur laisser loisir de discuter ou de s'expliquer, délégués, infirmiers et policiers s'écartèrent devant lui. Ludwig passa le front haut. Marchant le premier, il gagna l'escalier de marbre.

Naturellement Horwig, Oswald et moi l'avions accompagné. Dans la cour d'honneur, envahie de mouchards dont je redoutais pour le roi des insultes et peut-être plus, je me plaçai à sa droite, le majorcome à sa gauche. La délégation emboîta le pas, tandis que, prenant bravement les devants, Oswald allait avertir l'officier de service de l'approche du roi.

— Merci de rester auprès de moi, me dit Ludwig à mi-voix ; mais je ne cours aucun danger. Avant d'être aux gages de mon cher oncle, ces policiers furent à ma solde. Ils me connaissent. Voyez : quelques-uns me saluent. Visiblement, leur sale besogne les dégoûte. Pas un n'osera manquer de respect à son souverain !

De fait, aussi bien à l'allier qu'au re-

tour, nous circulâmes librement.

En ce trajet vers la grille, visage impassible mais cœur à vif, le roi me dit encore :

— Me choisir cet aliénéiste prussien comme écuyer, quelle humiliation pour moi ! Quel raffinement de haine et de mépris de la part du vieux renard ! Ce Volk, que j'ai chassé de Werra, manqua seul à cette équipe de traîtres.

— Il n'y manque pas, Sire, il en eût avoué-je, désolé de cet aveu, mais voulant éviter à mon ami une pénible surprise en notre rentrée au palais. Volk a signé le procès-verbal des médecins. Il est adjoint à Gubben. Je l'ai, dans votre cabinet, entrevu derrière les infirmiers.

— Quelle chourme ! Vous avez raison, Jordan : Ayant vécu tout cela de sang-froid, je ne serai jamais fou !

Au poste, la scène fut courte mais poignante. Instruit des volontés du roi, le lieutenant de garde avait fait sortir sa section du poste.

En face d'un millier de policiers qui, massés dans la cour, revêtaient respectueusement, observaient immobiles et muets, l'officier, sabre au clair, les yeux braqués mais la voix nette, commanda de présenter les armes.

La grille fut entrouverte. Sans demander leur reste, un à un les commissaires se faultraient au-dehors. Le gros président, voulant remercier le roi, lui tendit la main.

— Excusez-moi, dit Ludwig, Oswald a oublié de me donner des gants.

(à suivre)